

Nouveaux Cahiers du socialisme

Nouveaux
Cahiers du
socialisme

Manon Massé, *Parler vrai*, Montréal, Écosociété, 2018

Kaveh Boveiri

Numéro 22, automne 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/91557ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif d'analyse politique

ISSN

1918-4662 (imprimé)

1918-4670 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Boveiri, K. (2019). Compte rendu de [Manon Massé, *Parler vrai*, Montréal, Écosociété, 2018]. *Nouveaux Cahiers du socialisme*, (22), 250–251.

Tous droits réservés © Collectif d'analyse politique, 2019

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

pour Mouffe, « l'individualisme libéral était tempéré par des pratiques sociales-démocrates » lors du compromis social d'après-guerre. Elle en appelle, enfin, non pas à un retour au keynésianisme, dont le productivisme est incompatible avec les principes écologiques, mais plutôt à une sorte d'écosocialisme basé sur un nécessaire alliage des luttes sociales et écologiques, alliage sans lequel l'écologisme peut par ailleurs rapidement devenir « antidémocratique ».

Les marxistes ne seront évidemment pas convaincus, et Mouffe ne cherche vraisemblablement pas à les convaincre : elle les accuse d'imposer des idéologies et de refuser de « prendre les gens comme ils sont ». En raison de son appel aux politiques « agonistes », celles et ceux qui cherchent une solution immédiate à la polarisation de nos sociétés n'y trouveront pas leur compte non plus. Mais la gauche devrait être d'accord, avec Harvey et Mouffe, sur le fait que « c'est la nature profondément antidémocratique du néolibéralisme, soutenue par l'autoritarisme des néoconservateurs, qui devrait sûrement être l'axe principal de la lutte sociale ». Avec de tels ennemis communs, nous devrions pouvoir nous allier tant contre le tsunami de la marchandisation mondiale que contre le populisme xénophobe. Mouffe propose une base théorique pour entamer une telle alliance, et plusieurs mouvements, dont au premier plan Podemos et Syriza, s'en sont inspirés avec un succès difficilement imaginable il y a même dix ans, malgré leurs récents déboires. Reste à savoir si lesdits déboires révèlent une limite inhérente au « populisme de gauche ».

Manon Massé

Parler vrai

Montréal, Écosociété, 2018

Kaveh Boveiri

En lisant *Parler vrai* de Manon Massé, si vous êtes très religieux, vous n'aimerez peut-être pas l'affirmation que « Dieu... doit être aussi, quelque part, homosexuel » (p. 37); si vous êtes un converti à l'Union soviétique, vous n'aimerez pas lire que « le mur de Berlin est encore solide : on a l'impression qu'il n'y a plus d'avenir » (p. 32); si vous êtes un philosophe qui se méfie de l'ouverture du discours religieux, vous vous méfieriez peut-être de « l'analyse critique à travers la foi » (p. 29).

Cependant, si vous demeurez patient ou patiente jusqu'à la fin, vous trouverez sans doute le livre honnête et intime. L'auteure, la dernière d'une famille de trois enfants,

une *tomboy* dans l'enfance, qui l'est encore plus ou moins, qui a témoigné de la violence conjugale et de la pauvreté de sa jeunesse, *parle* plutôt qu'elle *écrit*. Ceci non seulement parce qu'elle n'a « pas l'habitude de prendre la plume » (p. 20), mais avant tout parce que c'est plus engageant. D'ailleurs, son texte étant essentiellement livré au présent amplifie l'impression qu'elle parle directement au lecteur et à la lectrice. Pour elle, parler n'est ni décrire ni interpréter, c'est plutôt une étape inévitable à franchir vers l'action, pour « passer de la parole aux actes » (p. 58). Sa préoccupation n'est donc pas simplement d'énoncer le vrai, mais plutôt de prendre la parole pour *actualiser* le vrai.

Femme de lutte contre les clichés, les nombreuses injustices créées par la pauvreté, le patriarcat, le capitalisme, sa cible est multiple. Parlant franchement, elle considère son combat, même dans le cadre du mouvement des femmes, majoritairement « un combat de classe » (p. 44). Pour elle, l'hypocrisie constitue une posture adoptée par les gens responsables de la situation sociale actuelle pour « brouiller leur piste » en actes et en paroles : « mesure de rationalisation budgétaire » au lieu de « coupe », « investissement en capital humain » au lieu de « créer une job », etc. (p. 123). Opposant sa position à tout cela, mais aussi à quelques tendances anarchistes, elle dit explicitement que, pour un changement véritable, il faut prendre le pouvoir politique. C'est « l'objectif de tout parti politique qui se respecte » (p. 116).

Comme un médecin compétent face à une maladie guérissable, elle ne se limite pas à diagnostiquer les problèmes : elle répond par des solutions souhaitables, mais aussi réalisables. Qu'il s'agisse de santé, d'éducation, d'enjeux climatiques, de la souveraineté du Québec, etc., pour chaque élément elle suggère des pistes. Tout au long de son livre, elle reste fidèle à sa démarche : « connaître, comprendre, *pour agir* » (p. 41). Peut-être ne serez-vous pas d'accord avec certains diagnostics ou certaines mesures, mais vous en viendrez à admettre que son propos témoigne de l'engagement d'une personne authentique qui avoue modestement qu'une seule personne n'a pas réponse à toutes les questions. Ainsi, elle souligne la nécessité pour le lecteur et la lectrice aussi de s'engager.

Ce livre concis, au contenu riche exposé en 22 sections, s'adresse donc à nous si nous sommes de ceux qui pensent que notre situation, bien qu'essentiellement mauvaise, peut être améliorée. Ce soulignement du « nous » se trouve au début du livre dans la citation philosophique ubuntu⁵ : « Je suis parce que *nous* sommes » (p. 9). Cette nécessité pour nous d'agir est également soulignée dans les dernières phrases « Ensemble on est capable de beaucoup. La suite est entre *nos mains* » (p. 172). Ainsi sont cadrés le livre et ses lecteurs et lectrices.

5 Le terme *ubuntu* est souvent lié au proverbe « Umuntu ngumuntu ngabantu » signifiant approximativement : « Je suis ce que je suis parce que vous êtes ce que vous êtes », ou d'une manière plus littérale : « Je suis ce que je suis grâce à ce que nous sommes tous ». Wikipedia. (NdR)